

Cauquiès bambioulès

Autor(en): **L.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210569>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Toast! — D'où vient ce mot dont on fait chez nous si grand usage? Voici l'acte de naissance que lui a délivré un respectable chroniqueur. Nous le donnons s. g. d. g.

» L'usage de porter des toasts, en Angleterre, pour boire à la santé de quelqu'un, provient, dit-il, de ce qu'on met dans chaque pot de bière une rôtie de pain, qui se nomme *toast* et qui reste ordinairement à celui qui boit le fond du vase.

» Un jour que Anne de Boleyn, la plus belle femme d'Angleterre, prenait un bain, les seigneurs de sa suite vinrent lui présenter leurs hommages. Par surcroît de galanterie et pour lui mieux exprimer sans doute leur admiration et leur dévouement, ils prirent chacun un verre et puisèrent dans la baignoire de l'eau qu'ils burent.

» L'un d'eux cependant s'étant refusé à suivre l'exemple, on lui en demanda la raison :

— Moi, répondit-il, je me réserve le *toast*.

CAUQUIÈS BAMBIOLÈS

On gendarme menavé on voleu à l'ombro. Ma lo gaillâ fasâi dâi manârè; ne voliâi pas allâ.

Ma fâi lo gendarme que n'étaî pas dè bounâ preind lo renitein pe lo bré et lâi fâ :

— Marchez, je vous dis, ou j'emploierai la force!

Vouaquiè lo gaillâ que sè rebiffè. Ye fâ lo fiai et, einfatein la man dein son brousetou, que-mein fasâi Napoleion, vo sédè bin, le repondo ein patois :

— Ditè-vai, vo faut pas tant bragâ, pourro fonctionnero que vo z'itès; voliâi-vo mè respèta : lè mè que vo fâ vivrè!

Lo dzo dè Patîé approtsivè. On paysan qu'avâi a tieu dè réglia sa concheincè s'ein va chez l'incoura.

Ye coumeinça pè lâi avoua quotiè petits pètsis et se caisa. Mâ on vaîai praô à sa menâ que n'avâi pas tot dè. Et poui le fasâi dâi soupi à feindrè l'âmo dein rapîâ.

L'incoura po l'incoradzî à tot deblliota l'âi de que ne falliâi pas se rateni dinsè, que falliâi tot derè et que se l'avâi daô repeinti sarâi pardènâ.

— Hélas, monchu l'incoura, yè robâ lè caïons à mon vesin.

— Vo fau lè lui reinvouyi.

— Nè pu pas, lè jè veindus.

— Eh! bin, vo faut alo lâi bailli la mounîâ.

— Lo voudre præo, ma lâi ia grand teimps que lo pourro homo ne socliè pllie sa soupâ!

— N'avait-te pas d'einfants?

— Na, n'a jamè età mariâ.

— Mâ lai a dè z'heritiers.

— Na, monchu l'incoura, n'a mein dè pareints.

— Alo, vo faut bailli l'ardzeint ai pourrô.

— Eh! bin vâi! mâ lè tot rupâ!

— Misèrè dè misèrè! fâ l'incourâ, quand vo faudra passâ devant lo grand juge et que vo faudra reindrè compto dè voutra conduité, qu'allâ-vo derè?

— Ma fâi, monchu l'incoura, se tot lo mondo rêchuchitè, commo vo ditè, ye dèri :

— Vezin! repreinds-tè caïons!

L. P.

Entre artistes. — Une excellente comédienne, de fort mauvais caractère, conversant avec l'un de ses camarades, fit tout à coup :

— Et l'on prétend que je suis méchante!

— Mais non, ma chère, c'est de la médiancée. Tu es bonne de la toile de fond jusqu'à la rampe. Là, es-tu contente?

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

par M^{lle} OLYMPIA R.

(Suite.)

Le lendemain, Mme Duprez, informée de l'arrivée de son neveu, se rendait à la villa des Roses, propriété de Mme Reval. Celle-ci reçut assez froidement sa cousine, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Les jeunes gens entrèrent dans le jardin et se mirent à en faire le tour à pas lents, Hélène au bras de Raoul, Marguerite à celui de Julien, couples charmants et animés par la gaieté débordante des deux cousins. Dès lors, ces visites se renouvelèrent chaque jour.

Julien, depuis quinze jours à la villa des Roses, ne parlait pas encore de départ. Hélène se sentait parfaitement heureuse, instinctivement dominée par cette nature d'une trempe vigoureuse, elle admirait et aimait son frère plus qu'on n'eût pu l'attendre d'un tempérament aussi apathique que le sien.

Un matin que Julien s'était levé de fort bonne heure, il vit venir à lui Hélène qui tenait à la main un gros bouquet de roses.

— Cher frère, lui dit-elle, tu as sans doute oublié que c'est aujourd'hui ton anniversaire, mais je m'en suis souvenue pour toi. Laisse-moi t'offrir avec ces fleurs mes vœux bien sincères pour la réalisation de tous tes souhaits. Vois-tu, s'il ne dépendait que de moi que tu fusses heureux, tu le serais toujours!

Pauvre enfant, elle parlait avec ferveur, ne se doutant guère que le moment de l'épreuve était proche.

Elle était délicieuse, ainsi animée, ce qui lui arrivait quelquefois depuis qu'elle se trouvait constamment en contact avec son frère. Julien la souleva presque de terre en l'embrassant.

— Je t'aime de tout mon cœur, petite, entends-tu! s'écria-t-il joyeusement.

II

Dans l'après-midi, Raoul vint rendre visite avec sa sœur. Comme ils s'en allaient ensemble, Marguerite appuyée au bras de son frère, car les moyens de Mme Duprez ne lui permettaient pas de s'accorder le luxe d'un équipage, Julien les suivit longtemps du regard, pensif, puis tout à coup éclata :

— Eh bien oui, je n'y tiens plus, s'écria-t-il, il faut que je te le dise, je t'aime comme un fou, cette Marguerite, ne sois pas jalouse, sœurte, car, vois-tu, c'est encore un peu toi que j'aime en elle; vous vous ressemblez beaucoup, à ceci près qu'elle a été heureuse et que certaines faces de son caractère sont plus développées que chez toi. Je t'aime! je t'aime! répétait Julien avec un intensité de passion qui faisait pâlir Marguerite, surprise, bouleversée, pressentant un malheur.

— Ecoute, fit Julien, trop absorbé pour remarquer le trouble de sa sœur, je te charge de dire à notre mère que je suis décidé à l'épouser; elle est mon premier et sera, je le sens bien, mon dernier amour. Tu parleras pour moi, n'est-ce pas, chérie? insistait-il, en caressant la petite main qui tressaillait sur son bras.

— Je te le promets, fit Hélène d'une voix étrangement solennelle.

Ce même soir, toute tremblante d'émotion, elle demanda un instant d'entrevue à sa mère.

— Ecoute, lui dit Mme Reval, l'arrêtant dès les premiers mots; mettons tout de suite la situation au clair. Toi-même ne songes-tu pas un peu à épouser Raoul, héin?

Hélène ne répondit que par son silence.

— Eh bien! fit Mme Reval, qui s'était levée, et serrait l'épaule de sa fille comme dans un étou, je ne consentirai jamais à voir mes deux enfants épouser des mendiants; je les déshériterai plutôt, je les chasserai de ma présence, je les maudirai. Que l'un ou l'autre de vous deux seulement s'unisse là-bas. Tu peux choisir.

— Maman! fit Hélène, tombant à genoux avec un grand cri de douleur.

— Pas de comédie, mademoiselle, choisissez! répéta la voix inflexible de Mme Reval.

Hélène revint dans une vision rapide la scène du matin; elle avait dit à son frère : « S'il ne dépend

qu'il que de moi que tu fusses heureux, tu le serais toujours. » Ces mots étaient sortis du plus profond de son cœur et, à ce moment décisif, aurait-elle la lâcheté de reculer? Oh! non.

— Que Julien épouse Marguerite, fit-elle, se couvrant le visage de ses deux mains.

Mme Reval satisfaite s'éloigna en silence. Hélène passa la nuit entière dans un fauteuil, les yeux à demi-fermés, très pâle, sans larmes, sans soupirs, dans un état de prostration complète. Le lendemain elle apprit à Julien qu'elle avait obtenu pour lui le consentement de leur mère, mais elle ne lui dit pas au prix de quel sacrifice; elle prétextait souffrir d'une violente migraine pour excuser sa pâleur, son air défait.

Julien se rendit aussitôt à la villa des Lys, d'où il revint avec sa fiancée, tous deux rayonnants de bonheur; Raoul les accompagnait; il était ce jour-là en veine sentimentale et, sitôt qu'il se trouva en tête à tête avec sa cousine, il se prit à lui dire les choses les plus tendres du monde.

— Vous allez donc être bientôt un peu ma sœur, lui disait-il ingénument; que ce sera doux, et cependant, vau le savez, ma bien-aimée, j'ambitionne un titre bien plus doux encore. Quand donc me le donnerez-vous?

— Jamais! fit Hélène, le visage sombre, jamais! N'abordez plus ce sujet avec moi.

Quelques semaines se passèrent. Hélène se sentait effrayamment calme; à peine son pauvre cœur avait-il commencé à battre, qu'une main impitoyable l'avait brisé. Julien, égoïste comme tous les amoureux, ne soupçonnait nullement le triste état moral de sa sœur.

Un jour, Mme Reval, prenant sa fille à partie, lui dit :

— Ma chère, tu vas avoir vingt et un ans; c'est le moment de te marier ou jamais; un brillant parti se présente en ce moment pour toi : M. Blaise Marbert, l'oncle de ton amie, me donne. L'autre jour à entendre qu'il serait heureux d'obtenir ta main; il ne s'agit pas de refuser une semblable proposition. Hélène joignit les mains avec horreur.

— L'oncle de mon amie! oh! non maman, je ne veux pas! je ne veux pas! s'écria-t-elle; puis, tout à coup, effrayée de son audace, car c'était la première fois qu'elle osait dire « je ne veux pas » à sa mère, elle reprit avec un ton de douce supplication :

— O! non, maman, je vous en prie!

Cependant, Mme Reval, une demi-heure plus tard, faisait prévenir M. Marbert de venir rendre visite, quand bon lui semblerait, à la villa des Roses. Il vint le lendemain. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille élevée et majestueuse, à la physiologie plutôt laide que belle, mais intéressante; le front large, des yeux gris, dont l'ardeur était tempérée par des sourcils très touffus; l'épaisse barbe noire qui couvrait le bas de son visage commençait légèrement à grisonner, ainsi que les cheveux. Il était venu assez fréquemment à la villa des Roses, mais Hélène n'avait jamais songé à le remarquer; pour elle, c'était l'oncle de Blanche Dumont, l'ami de sa mère, toute une génération les séparait.

Mme Reval fit appeler sa fille, qui obéit; le sacrifice qu'elle avait fait à son frère l'avait complètement brisée, elle était redevenue indifférente à tout, et puisque ce n'était ni aujourd'hui, ni demain que la question d'épouser M. Marbert devait lui être nettement posée, elle comptait vaguement sur un obstacle qui viendrait se mettre de lui-même à la traverse de ce projet, sans qu'elle-même eût à y opposer qu'une résistance toute passive.

M. Marbert possédait des connaissances solides, augmentées durant de longs voyages; il savait parler de tout et parlait bien. Tout en ayant l'air de causer avec Mme Reval, c'était en réalité à Hélène qu'il s'adressait; mais celle-ci n'entendait rien; calme, les yeux baissés sur sa tapisserie, elle laissait ses pensées s'envoler au loin. Elle songeait à Raoul, à Raoul jeune et beau, lui, elle le suivait d'un regard intérieur dans le jardin de la villa des Lys; pour la millième fois, elle admirait sa démarche légère, sa taille élégante, l'éclat de ses yeux noirs, la fraîcheur de sa bouche sous sa fine moustache.

M. Marbert revint souvent dès lors à la villa des Roses. Mme Reval exigeait de sa fille qu'elle fût présente à ces entrevues; elle s'y prêtait sans difficulté; M. Marbert semblait lui devenir de plus en plus indifférent.